

soixante jours que nous avons passés devant Puebla, comme un échec d'autant plus grand, que les officiers mexicains nous ont dit qu'ils ne pensaient pas pouvoir tenir plus de cinq ou six jours. Ils ont avoué que lors de la prise du Pénitencier, le 29 mars, ils croyaient tellement la ville prise qu'ils ont sellé eux-mêmes leurs chevaux pour chercher à s'échapper. Ce n'est que lorsqu'ils ont été bien sûrs que nous ne poursuivions pas nos succès qu'ils sont venus occuper les positions et les maisons devant lesquelles nous nous étions arrêtés.

» Si nous n'avons jamais su profiter de nos succès, par contre nous avons toujours voulu attaquer le taureau par les cornes : continuellement nous avons été nous heurter contre des couvents bâtis comme des forteresses du moyen âge, et cela sans diversion, ne faisant jamais qu'une seule attaque. Nous parvenions avec plus ou moins de temps, et beaucoup de coups de canon, à faire dans ces murs épais une ou deux petites brèches. C'est par ces petits trous qu'il fallait passer un à un, sous des feux formidables. Lorsque par bonheur on s'emparait ainsi d'un cadre, on était enchanté et on ne songeait pas qu'il y en avait cent cinquante-cinq !...

» Au lieu d'agir ainsi, il fallait profiter de la *furia* française, de la supériorité si grande de nos soldats, lorsqu'ils peuvent joindre l'ennemi à la baïonnette ; il fallait lancer deux ou trois fortes colonnes à la fois dans les rues, en leur donnant la grande place pour rendez-vous. De cette manière, on n'était pas exposé à ces feux terribles d'infanterie qui tuaient tous nos soldats au fur et à mesure qu'ils voulaient

passer par les petits trous dont je viens de vous parler. Dans les rues qui n'étaient pas crénelées, on recevait tout au plus un coup de canon à mitraille, ce qui n'a jamais arrêté une colonne lancée au pas de course, on sautait sur la barricade, et par les communications des barricades avec les maisons, on prenait à revers les défenseurs qui se trouvaient à la tête des cadres. Ils étaient obligés de déposer les armes.

» Avec ce mode d'attaque, on pouvait prendre Puebla n'importe quel jour du siège après la prise du Pénitencier : tous les officiers subalternes et les soldats le disaient. Pour moi, je me suis fait relever vertement un jour, par le général Douay, qui m'a traité d'aventurier lorsque j'émettais cette opinion. Je ne sais pourquoi cette idée n'a jamais voulu germer dans la tête de nos grands chefs. Probablement parce qu'il y avait une responsabilité à endosser, en ce sens qu'une attaque ainsi faite exigeait six ou huit bataillons, tandis qu'on n'employait qu'un seul bataillon pour l'attaque d'un cadre.

» Outre l'échec moral que nous avons subi devant Puebla, il y a eu une perte de temps bien regrettable au point de vue que nous nous proposons. Il fallait au moins atténuer autant que possible cette perte de temps, en poussant vigoureusement nos colonnes dans toutes les directions lorsque nous avons appris que Juarez évacuait Mexico.

» Malheureusement on voulait faire une entrée triomphale dans la capitale, et ensuite donner un bal, choses bien plus importantes que la pacification du pays. A ce moment, le général Bazaine demandait

avec instance de partir avec sa division pour Morelia, et rayonner dans l'ouest. Mais on était alors tout à la joie du triomphe, et la demande du général Bazaine est restée sans réponse.

» Aujourd'hui les rôles sont changés.

» L'autorité militaire française s'est émue des plaintes de la population sur le brigandage qui s'exerce jusqu'aux portes de Mexico, et on a donné au général Bazaine l'ordre de partir dans quatre jours.

» Mais ce qui était possible, il y a six semaines, est impraticable maintenant que nous sommes dans la saison des pluies. Les chemins sont complètement défoncés; on y enfonce jusqu'aux genoux, et ce serait folie de vouloir mettre une colonne en marche pour une longue route. Les raisons qu'il donne étant irréfutables, il a bien fallu s'y rendre. Il a été décidé qu'au beau temps, fin de septembre, on formerait l'armée en quatre colonnes, pour les faire rayonner vers les quatre points cardinaux. Notre division ira probablement vers le nord, à Queretaro, Guanajuato et San Luis de Potosi.

» Nous devrions profiter de ce repos forcé de deux mois pour organiser l'armée de Marquez. Depuis si longtemps que cette armée vit côte à côte avec la nôtre, elle n'a pas fait le moindre progrès. Elle est toujours un ramassis d'hommes en guenilles et de généraux chamarrés d'or. Son effectif qui n'est que de dix mille hommes sur le papier, forme cinquante-quatre corps portant des noms plus ou moins baroques, ayant chacun des colonels, des lieutenants-colonels, et un nombre fabuleux d'officiers.

» Un grand nombre de ces corps ne veulent pas reconnaître Marquez, sous les ordres duquel ils refusent formellement de servir. Les officiers généraux et supérieurs sont pour la plupart à Mexico, et ne suivent pas leurs troupes dans leurs cantonnements.

» Ces messieurs font grand figure à Mexico, et avec quoi? Avec l'argent de leurs troupes. Il en résulte que ces troupes pillent les diligences et les villages qu'elles sont chargées de garder.

» Les officiers subalternes ne reçoivent depuis l'organisation que les deux cinquièmes de leur solde. Aussi l'un d'eux, pour augmenter ses recettes, a profité de la position qui avait été donnée à son détachement. Il avait été placé, quelque temps après notre arrivée à Mexico, sur une petite langue de terre qui sépare le lac de Chalco du lac de Tezcuco pour protéger les bateaux qui viennent de Claco approvisionner le marché de Mexico. Il a trouvé très naturel d'établir à son bénéfice un impôt sur ces bateaux. Ce petit commerce qui ne manquait pas de lui rapporter beaucoup a duré une quinzaine de jours. Cependant l'autorité française ayant reçu des plaintes, on a arrêté ce voleur, au lieu de le fusiller tout de suite comme on aurait dû le faire.

» Il est probable qu'il a été relâché, car on n'a plus entendu parler de cette affaire, et qu'il aura eu de l'avancement en donnant une part de ses rapines au sieur Facio, le chef d'état-major de Marquez.

» La troupe n'étant pas payée déserte en grand nombre; il y a dix ou douze jours, un détachement de quatre-vingts hommes est passé aux juaristes.

Depuis ce moment, on met toujours avec ces détachements des troupes françaises pour les surveiller.

» Lors de l'organisation de l'armée de Marquez à Orizaba, par le général en chef, il a été décidé qu'on retiendrait sur la solde des hommes un *medio* (32 ou 33 centimes) par jour pour l'habillement, et qu'on ferait confectionner des effets à l'arrivée à Puebla ou à Mexico.

» Dans cette dernière ville, on a en effet passé des marchés pour 980,000 francs ; mais au lieu de solder cette somme avec les *medios* accumulés, on est venu présenter la facture à notre intendant, l'invitant à payer. Celui-ci a demandé ce qu'était devenu le *medio*. Bien entendu, on ne lui a pas répondu. Notre intendant ne veut pas reconnaître les marchés et se refuse à payer. L'affaire en est là pour le moment ; je ne sais comment elle se terminera.

» Le général en chef, effrayé de cette somme de 980,000 francs, aurait dit au rapport devant Marquez, qu'il y avait dilapidation, car on n'avait pas habillé beaucoup de monde, qu'il n'accusait pas la tête de l'armée alliée, mais que cependant elle était coupable par manque de surveillance. A cette sortie, Marquez est devenu très pâle.

» Pour vous donner encore une idée de ce qu'est l'armée de Marquez, je vous raconte l'anecdote suivante. Un général mexicain nommé Herrone, aide de camp d'Almonte, s'est logé, en arrivant à Mexico, à l'hôtel Iturbide, le premier de la ville, où il n'a pas tardé à faire une dette de cent cinquante piastres. L'hôtelier lui ayant demandé son argent, il lui dit de passer chez lui le lendemain, et qu'il le

paierait. L'hôtelier est exact au rendez-vous, mais à peine est-il entré qu'Herrone ferme la porte, prend un pistolet et menace de lui brûler la cervelle s'il ne lui donne pas quittance.

» Le pauvre diable s'exécute, mais en sortant de ce guet-apens, il va se plaindre au commandant de place, le lieutenant-colonel français de Pothier. Celui-ci commence une enquête, qu'on lui donne l'ordre d'arrêter parce que l'hôtelier, sous l'empire de la peur, est venu déclarer qu'il ne réclamait plus rien.

» Ce commandant de place a été jugé avoir la main trop dure pour les gredins ; aussi a-t-il été changé par l'influence des réactionnaires, du clergé et de M. de Saligny.

» La dernière goutte d'eau qui a fait déborder le vase est l'arrestation d'un prêtre qui était accusé de vol, de viol et d'assassinat. Ce prêtre a été relâché.

» Voilà ce qui se passe dans l'armée mexicaine, et nous qui la payons, nous n'osons pas nous immiscer dans l'emploi des fonds que nous lui fournissons, et tout cela pour ne pas blesser M. Marquez et les réactionnaires.

» Ceux-ci veulent faire passer Marquez pour un homme probe, mais il est aussi canaille que les autres. Il a pour chef d'état-major un nommé Facio qui est un voleur, au vu et au su de tout le monde. Marquez, qui est très fin et très adroit, doit bien sentir combien cet homme, par la position qu'il occupe auprès de lui, lui fait de tort. Donc s'il le conserve, c'est qu'il y trouve son bénéfice, et c'est pour la